

Lucie Rico

GPS

Roman



P.O.L

Tes yeux sont arrimés à l'écran. Si tu les levais, ta respiration se couperait, et tu chuterai.

La carte, elle, est accueillante. Elle indique clairement les étapes et prévient les pièges. Le point rouge te guide. Il t'a permis de prendre le bon bus, de descendre à l'arrêt adéquat. La Zone Belle-Fenestre est apparue. Tu y es entrée par une grande grille rococo, le GPS savait qu'elle serait ouverte, tu t'es avancée sur un chemin de terre de Sienne (importée d'Italie, c'était noté sur l'espace du GPS), tu as pris à droite puis à gauche, puis à gauche encore après 300 mètres. C'était facile et beau.

Si tu fais le moindre faux pas, le GPS te le signale : le point s'éloigne, le temps de trajet augmente. C'est comme si tu jouais à cache-cache niveau facile. Tu tiens la carte entre tes mains. Tu peux orienter le monde selon ta volonté.

Maintenant, le point n'est plus qu'à douze minutes de marche, en ligne droite. Il n'avance pas, il tremble. Sandrine est nerveuse. Tu aimerais l'appeler et lui dire de cesser de s'agiter ainsi. Que tout va bien se passer, de respirer un bon coup.

La voix te dit : *Continuez sur 500 mètres*. Tu n'aimes pas beaucoup cette voix, mais elle va droit au but. Tu sens que tu peux lui faire confiance. Tu songes : ce serait encore plus sympa si c'était une voix de Mickey, la voix de Sandrine ou celle d'un homme sexy, rauque, qui te guidait. Et tu continues, pied gauche, pied droit, l'herbe est aussi praticable que le béton ou le carrelage de ton appartement ; à l'extérieur finalement l'air est respirable lorsqu'on est guidé par une machine, tu avances, sur le GPS les couleurs sont brillantes, la Zone Belle-Fenestre est superbement représentée. Le point se trouve dans une étendue vert pomme, tes pieds aussi. Jusque-là, tout est logique. Tu essaies de ne pas voir les aspérités sur le vrai sol, les trous t'oppressent. À une époque tu explorais des lieux plus inquiétants que les parcs, tu dansais dans des grottes et chassais les champignons dans des forêts. Tu ne t'en souviens pas.

Dans l'immédiat il faut juste poser un pied, puis l'autre. Regarder le paysage est une activité secondaire. Tu n'es pas là pour admirer le relief contrasté. Tu es là pour avancer.

Plus que 50 mètres et tu seras arrivée à bon port, tu tends à nouveau le pied droit, mais tu heurtes un obstacle. Un mur de pierres sèches, à hauteur d'épaule, te barre le passage. Un mur définitif, de ceux qui revendiquent la propriété privée, obstrue ta route. Sur la carte du GPS, le paysage se déploie sans limites, alors que l'espace tangible autour de toi est circonscrit, impossible d'accès. Tu ne sais plus que croire, et tu serais tentée d'avancer encore ton pied, de tester le barrage pour voir s'il cède, s'il existe vraiment. Bien sûr, ça ne sert à rien. Le mur est bel et bien là, incontestable.

Tu t'en sens contrariée, tu penses : le GPS m'a trahie.

Il te faut faire un détour, chercher la porte d'entrée de cette barricade inopinée, et même le GPS n'y comprend rien, *reprenez votre route*, te dit la voix avec autorité. Alors tu te dissociés de la machine, et tu lèves les yeux en expirant fort pour ne pas paniquer.

Tu t'attends à voir le point rouge incrusté dans le paysage. Un gros point rouge planté au milieu des arbres, en tissu matelassé ou rebondissant. À des fiançailles, pourquoi pas. Mais c'est la vraie Sandrine qui apparaît, en chair et en os, derrière les vitres de la pergola d'un château.

Sandrine se tient juste en dessous d'une banderole blanche sur laquelle est inscrit : John

+ Sandrine. Sa présence en chair et en os complexifie l'équation en John + Sandrine + Sandrine, et la déséquilibre. Même à cette distance, tu vois tout de suite : elle aussi porte une robe noire et son nez a encore changé. Il a rapetissé. Ce détail – qui n'en est pas un – était indiscernable depuis le GPS. L'avatar rouge et rond de Sandrine n'a pas de visage.

Le nez de Sandrine rapetisse régulièrement. Au fil du temps, ses yeux se sont étirés, ses lèvres ont minci. Quand un événement la bouleverse, elle fait diminuer son visage. Est-ce que tu l'aurais aimée si elle avait eu ce nez lors de votre rencontre ? Non. Tu aurais été révoltée.

Après la première opération, Sandrine t'a dit vouloir oublier sa ressemblance avec son père, qui se manifestait seulement par leur nez. Ça t'a paru très triste, mais tu n'as pas posé de questions. Tu respectes les silences de Sandrine. Après tout, tu n'as jamais connu son père. Elle te dit : « Mon père n'existe pas, je suis née à seize ans, quand nous nous sommes rencontrées ». Après la deuxième opération, elle t'a avoué avoir l'impression de gonfler de l'intérieur, ses angoisses s'infiltraient sous sa peau, fermentaient et finissaient par faire gondoler son corps. Pour contrer ce mouvement, elle avait décidé de réduire une partie d'elle-même, dans l'espoir que l'angoisse disparaîtrait dans le même

temps que son bout de nez. Un sacrifice païen non remboursé par la Sécu.

Ces opérations étaient inutiles. L'intérieur est toujours plus puissant que l'extérieur. Il n'y a qu'à voir les tremblements de terre : on a beau construire avec application des immeubles et des usines, quand les profondeurs se rebiffent, rien n'est assez solide. Sandrine le sait bien sûr, elle qui est pisciniste. Les piscines se craquellent au moindre bouleversement dans le sol. Les tremblements de terre les vident. Il faut toujours entretenir soigneusement sa piscine et espérer qu'aucun cataclysme ne ruine nos efforts.

Au loin, le petit nez de Sandrine se retrouse : est-ce qu'elle peut te sentir à cette distance ? Cette odeur de renfermé qui la dérangeait ? Elle se retourne en tout cas et te voit. Tu te dis : je pue l'échec. Tu souris, et fais un signe à Sandrine, un signe neutre, bras levé, pas votre salut d'adolescentes.

Sur le gazon, Sandrine s'approche ; sur le téléphone le point rouge aussi. À l'instant où tu entreras en collision avec lui, où tu auras retrouvé Sandrine, le point va-t-il disparaître, exploser ou envoyer des félicitations ? Il est si proche, si monumental sur la carte qu'il te semble qu'il va t'avalier tout entière. Tu ne veux pas voir ça. Vite, tu ranges

le téléphone dans la poche intérieure de ton sac, et t'avances, désarmée. La scène ressemble davantage à un western qu'à une comédie romantique. La démarche de Sandrine est la même que celle du point, nerveuse, hésitante, et tu te dis : j'avais raison. Le point est bien mon amie, et elle tremble.

Sandrine te serre longtemps dans ses bras. Le geste témoigne d'une attention particulière, mais il pourrait aussi servir à cacher des larmes ou à affirmer un pouvoir.

– Tu es très en avance. Je ne t'ai pas vue arriver.

Ses longs cheveux sont défaits. Elle les a suçotés, comme toujours dans les moments de nervosité. Sandrine se méfie des coiffeurs. Ses fourches elle les coupe elle-même, aux ciseaux, au couteau ou avec ses dents. Sandrine est une sauvage, une effrontée, disaient ses professeurs. Tu as envie de lui proposer de la coiffer comme tu l'as souvent fait quand vous viviez ensemble. Tu passes ta main dans ses cheveux, essaies de ne pas regarder son nez.

– C'est ma faute. Tu sais, c'est l'habitude. Je pars toujours avec beaucoup d'avance pour pouvoir me perdre sans arriver en retard. Là, je n'en ai pas eu besoin.

Sandrine te regarde intensément. Elle pense sans doute au point qui t'a permis d'arriver là.

Toi aussi. Vous n'en parlez pas. Elle hoche la tête, contente.

– On va boire. C'est moi qui ai choisi l'alcool, ça te plaira. Le reste, je sais pas. C'est bien que tu sois là. John sera content.

Tu ne peux plus affirmer grand-chose sur Sandrine. Son caractère varie autant que son visage. Une chose est sûre, depuis toujours Sandrine ne connaît qu'un temps : le futur. Elle est incapable de parler au présent ou au passé. Les fiançailles aussi sont au futur. Il s'agit d'annoncer un mariage à venir. Souvent, les prédictions de Sandrine ne se réalisent pas.

Alors que Sandrine marche devant, que tu penses à la fois au nez rétréci et au point rouge qui t'a menée jusqu'ici, John bondit de derrière les fourrés. Il vous saute littéralement dessus, pieds joints. Ses cheveux ont poussé. Il les porte longs depuis sa rencontre avec Sandrine. C'est elle qui lui a demandé de les laisser s'étendre, pour mesurer leur amour. Elle lui a dit : « S'ils atteignent tes épaules, nous vieillirons ensemble. »

Vous vous postez tous les trois dans la pergola et discutez mollement, récitez un dialogue qui te semble écrit d'avance, sur le temps qu'il fait et le climat politique délétère. Tu dois tenter d'être aimable, amorcer le début d'un rictus, le faire res-

sembler à un sourire sans t'érafler la langue. La présence de John détruit votre proximité. C'est un de ses pouvoirs, de tout transformer en superficialité. Cela tient peut-être à la forme de sa bouche, ronde et mesquine. Tu penses que certaines bouches naissent pour dire des chiffres et des insultes plutôt que des mots attirants. Tu n'imagines pas cette bouche sensuelle.

Tu as déjà vu Sandrine faire l'amour, un soir où vous aviez organisé une fête à la colocation de la rue des Graviers. Elle dormait avec un garçon qui ne lui plaisait pas. Il faisait noir, tu étais sur le canapé. Tu t'étais couchée à côté d'eux en sachant que cette idée était étrange ; tu as entendu les draps se froisser, une latte du vieux canapé craquer. Et puis le bruit des peaux. Leurs peaux se frottaient. Sandrine avait défait son soutien-gorge, mais il restait accroché à ses épaules, gonflé par du vide. Elle était sur le garçon, mais d'eux ne sortait pas un son, pas même un souffle. Ça t'a mise sous tension. Tu t'es demandé : est-ce qu'elle respire ? Est-ce qu'elle sent seulement quelque chose ? Avec John, visualiser leurs deux corps emmêlés, t'est définitivement impossible. À chacun de vos rendez-vous, tu écoutes pourtant Sandrine répéter comment sa rencontre avec John a tout bouleversé. À l'en croire, son désir, auparavant si dissipé, s'est resserré sur lui, s'est mis à tourner autour du même

objet, en s'intensifiant tant et tant qu'il est devenu l'œil du cyclone. Et le fait même que le visage plat de John puisse être l'épicentre d'un tourbillon te semble incroyable, surtout que dans votre région on connaît bien les tempêtes, et que tu as beaucoup de respect pour le vent.

Toutes ces choses que l'on ne voit pas à l'œil nu.

Sandrine baisse toujours les yeux quand tu doutes de ses paroles : « Ben oui, sérieusement. John sera un bon mari, on aura une vie bien. »

Depuis, quand une bourrasque pénètre dans ta bouche, tu penses à Sandrine et John, et tu l'avales.

Le soir est tombé. Les invités arrivent par groupes depuis la profondeur du parc. Au début, ce sont de grandes silhouettes rectilignes inquiétantes, quand ils s'approchent on voit bien que ce sont des gens réels, avec des cravates, des robes de soirée et des jambes.

Tu scrutes les visages. Ils te sont étrangers. Tu avais pensé que Sandrine aurait convié vos anciennes amies. Tu as même préparé à leur intention un faux discours sur tes projets, et une explication rationnelle pour justifier l'absence d'Antoine. Tu as ta phrase toute faite : il aurait adoré être là s'il n'était pas en train de sauver des enfants et de petits animaux mignons. Tu sais que Sandrine a

gardé les amitiés auxquelles tu as renoncé, faute de pouvoir les entretenir. Tu n'es pas jalouse. Tu considères Sandrine comme une extension de toi, ses succès sont les tiens. Quand vous vous retrouvez, son téléphone vibre sans cesse, et elle te dit : « C'est Agnès qui m'écrit. » Elle n'arrête pas, à croire qu'elle a que ça à faire d'envoyer des what-sapp, alors qu'elle va encore partir en tournée et va avoir un nouveau gosse.

Tu demandes à voir des photos, même si tu espionnes aussi les réseaux sociaux de toutes les filles en question. Quand tu chuchotes : « Certaines personnes ne devraient pas se reproduire », Sandrine te tape le bras et affiche une moue indéchiffrable. Elle aime bien la méchanceté, mais proteste : « Il ne faut pas dire ça. C'est une amie. »

Les amies sont absentes. Sa mère aussi, mais tu le comprends facilement. Sa mère ne s'exprime qu'en pleurant. À des fiançailles, ça fait mauvais genre. Il faudra que tu interrogues Sandrine sur la liste des invités. En attendant, tu restes près du cocktail, la main sur le buffet pour ne pas tomber, près des petits-fours, mais loin des bougies qui pourraient te brûler. Sandrine est toujours en vue. Tu la regardes se présenter aux invités, et serrer dans ses bras les hommes qui ressemblent tous à son fiancé.

À onze heures, John annonce qu'il est temps de *passer aux choses sérieuses*. Pour le sérieux, il faut quitter le sas de la pergola, se déplacer dans la salle de réception, 110 m² de parquet en chêne, chauffage au sol et un immense écran central. Chez toi, tu ne te déplaces plus, car il n'existe plus rien de sérieux. Seuls les fenêtres et les écrans te donnent des respirations. Sandrine prend ton bras, en te murmurant : « Tu auras été là à ce moment, j'apprécie. »

Quand le dernier invité met le pied dans la pièce, les lumières s'éteignent. Le *timing* est impeccable. Peut-être un détecteur de mouvement est-il installé dans la pièce. Ce n'est pas précisé sur Google.

Sur l'écran deux photos se répartissent l'espace au millimètre près. Comme si une relation pouvait être parfaitement équilibrée, comme si une relation était faite de deux directions. Tu penses aux embranchements qui t'inquiètent. Droite, gauche ou centre, deux mauvaises directions sur trois.

Ici, à droite : Sandrine bébé. À gauche : John bébé. Sandrine pleure, John rit. Tous deux sont penchés vers l'objectif, si bien que même s'ils sont réunis numériquement sur un même espace, leurs regards s'évitent.

Les premières photos disparaissent vite pour laisser place à d'autres. John et Sandrine ont main-

tenant deux, trois, quatre, puis cinq ans. Le temps passe atrocement – sur une musique qui n'est pas du genre de Sandrine. Le message est clair : les amoureux ont grandi chacun de leur côté, sans se connaître. Tu vois venir la fin.

Six ans. La photo de Sandrine qui apparaît, en un long fondu, te décontenance. C'est bien une photo d'elle, cheveux longs, sourire d'enfant et ses étranges yeux verts – pourtant, ce n'est pas elle. Son nez a été gommé et ses lèvres limées, par un mauvais Photoshop, en vue de le conformer à son visage d'aujourd'hui. Elle bambine, les cheveux nattés et le teint lisse, se retrouve dotée d'un nez et de lèvres minuscules, l'air étrangement actuel. Une mutante. Un être imaginaire. Une mutante.

Tu te tournes vers la vraie Sandrine. Figée, elle regarde son propre visage sur l'écran, celui d'une enfant-adulte. Comme devant la dispute de tes voisins, ses poings se serrent. Cette fois tu prends sa main. Elle attrape tes doigts, accroche ton annulaire gauche. Tu n'entends plus son souffle, alors tu lui chuchotes : « N'oublie pas de respirer. » Elle expire. Tu as peur pour elle. Ces moments t'en rappellent d'autres : des crises de larmes ou de cris dont Sandrine est coutumière. Tu ne comprends pas l'origine de ces turbulences, mais elles ne t'impressionnent pas. Tu te dis : Sandrine est la personne la plus forte que je connaisse,

sans savoir ce que tu entends par là. Elle essaie de sourire.

Neuf, dix ans... À côté de toi, une femme en talons hauts s'extasie : « Cette bouille ! » Sandrine est toujours seule sur les photos. Les autres ont été coupés.

Lorsque la parade de photographies dévoile la trentième année des fiancés, l'écran arrête sa division et s'élargit. Les amoureux se retrouvent sur la même image plein écran, souriant sur fond neutre. En surimpression, un feu d'artifice éclate. Les invités applaudissent, soulignent ostensiblement la joie qu'ordonne le protocole par de longs cris perçants. Comme si ce n'était pas attendu. Tu penses au tourbillon, déglutis.

Sandrine lâche ton doigt pour applaudir, sans y croire, elle est pâle face à toutes ces couleurs de feu d'artifice qui recouvrent son image sur l'écran, et elle dit : « Vous m'excuserez une minute » avant de quitter la salle. John ne la regarde pas partir. Il dit que c'est le destin, eux deux, cette rencontre. Le début d'un chemin commun, qu'il espère long, semé d'enfants et de succès. Son vocabulaire te donne envie de vomir. Toi, tu connais la vérité : c'est un algorithme cette rencontre, le pur produit d'une application mobile. Sandrine cherchait un homme rassurant à dominer, qui gagne pas mal

d'argent et ne l'embête pas, un homme à l'intelligence moyenne. John est apparu sur un réseau social. Il ne restait plus qu'à le conquérir. Sandrine a finalisé l'opération sans trop d'efforts.

John porte un toast au bonheur en levant son verre devant la photo de leur couple, puis il incline la tête vers toi. Tu comprends qu'en l'absence de Sandrine c'est à toi de parler.

Tu n'es pas saoule, il te faudrait deux verres de plus, mais ta gorge se noue et tes pensées deviennent un tel fouillis que tu ne trouves plus le moindre mot. Tu es soudain un petit enfant sans langage, qui ne peut que sourire, pleurer, jouer à cache-cache avec les mots. Où sont-ils partis si soudainement, au pire moment, alors que parfois, pendant l'insomnie, pendant la journée et ses angoisses, il y en a tellement que tu aimerais qu'ils disparaissent ? Tu lèves ton verre, dis très fort : « Tchou à vous », ce qui ne veut rien dire. Un autre verre vient entrechoquer le tien. Le bruit te surprend, tes oreilles bourdonnent et un peu de ton champagne se déverse sur le parquet. Tu l'essuies avec le pied.

– Je ne voulais pas vous faire peur.

L'homme t'a pourtant attaquée. Quand on n'y est plus habitué, les rituels dévoilent leur vraie nature. Si l'on était honnête, en se faisant la bise, en trinquant et en se serrant la main, on dirait : « Bonjour, pour reconnaître ton existence je répands sur